

Mort du philosophe Dominique Janicaud (1937-2002)

La phénoménologie en deuil

Le Devoir, 29 août 2002

Jean GRONDIN

Professeur au Département de philosophie de l'Université de Montréal

La philosophie française vient de perdre l'une de ses figures les plus marquantes et les plus indispensables. Professeur à l'Université de Nice, devenue grâce à lui l'un des hauts lieux de la phénoménologie, Dominique Janicaud a publié des ouvrages majeurs, dont *Une généalogie du spiritualisme français* (Nijhoff, 1969, rééd. en 1997 sous le titre *Ravaisson et la métaphysique*), *Hegel et le destin de la Grèce* (Vrin, 1975), *La Métaphysique à la limite* (PUF, 1983, en collaboration avec son collègue de Nice, Jean-François Mattéi), *La Puissance du rationnel* (1985, son chef-d'œuvre, paru dans la prestigieuse « Bibliothèque de philosophie » de Gallimard), *L'Ombre de cette pensée* (Millon, 1990, de loin l'essai philosophique le plus substantiel suscité par l'« affaire Heidegger »), *À nouveau la philosophie* (Albin Michel, 1991), *La Phénoménologie éclatée* (L'Éclat, 1998), puis sa magistrale histoire de la présence de *Heidegger en France* (Albin Michel, 2001), qui comportait des traits autobiographiques et qui sera - hélas! - son testament.

Si l'ouvrage était autobiographique, c'est que Dominique Janicaud a vécu de l'intérieur la petite et grande histoire de l'heideggérianisme français, dont il a bien connu tous les principaux acteurs. Il était, après tout, le petit cousin de Jean Beaufret (et son élève à l'École Normale), le célèbre destinataire de la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger. En 1960, il n'avait que vingt-trois ans quand il osa demander à Jean-Paul Sartre, lors d'une discussion publique, pourquoi il n'avait pas encore répondu aux critiques formulées par Heidegger! Et Sartre, au sommet de sa gloire, de répondre qu'effectivement, il devrait peut-être suivre de plus près l'évolution des travaux de Heidegger... En juin 1962, après le décès subit de son père, il rencontrait pour la première fois le Maître à Fribourg, qu'il allait revoir plusieurs fois par la suite. S'il a bien compris que personne avant Heidegger n'avait su mesurer avec autant de perspicacité la « continuité monumentale » de la métaphysique, depuis ses origines grecques jusqu'à la technique moderne, c'est par le biais d'une autre tradition qu'il abordait l'œuvre de Heidegger et qui lui donnait un recul critique salutaire. C'est, en effet, par Bergson qu'il a d'abord été séduit, puis par Ravaisson et la tradition du

spiritualisme français. Il fut aussi fortement marqué par Merleau-Ponty et sa conception de la phénoménologie. Cela est particulièrement évident dans son petit essai sur *Le Tournant théologique de la phénoménologie française* (L'Éclat, 1991), un *best-seller* qui fit l'effet d'une bombe sur la scène philosophique française. Son argument était d'une simplicité déconcertante, mais d'autant plus percutant : le tournant « théologique » - qui s'était opéré, selon lui, dans le sillage des travaux d'Emmanuel Lévinas et de Jean-Luc Marion (qui fut d'abord très contrarié, mais qui a toujours su gré à son rival d'avoir aussi efficacement contribué à faire connaître ses travaux!) - ne va-t-il pas à l'encontre du principe le plus élémentaire de la phénoménologie qui est de laisser parler les phénomènes eux-mêmes, en se gardant bien de traiter de ce qui ne se montre pas? Décidément, ce brillant polémiste, à la plume alerte et parfois ludique (on relira son dialogue « Heidegger à New York »!), nous manquera.

Il était bien connu à Montréal, où il avait de nombreux amis et lecteurs. Quand il y fut professeur invité, en 1995 (il y a quelques semaines à peine, il nous confirmait qu'il reviendrait nous voir en janvier 2003), ses étudiants avaient eu la primeur de suivre son cours sur la question du temps, qu'il publia en 1997 sous le titre, tout simple, *Chronos* (Grasset, 1997). Cruel *Chronos* qui vient de l'emporter prématurément, et brutalement : grand sportif, doué d'une extraordinaire vitalité, il se baignait seul à Èze, près de Nice, le matin du 18 août, quand il a été terrassé par un arrêt cardiaque. Ceux qui ont eu le bonheur d'y séjourner, et de goûter l'hospitalité, douce et attentive, de Dominique, savent que c'est à Èze que s'élève le chemin escarpé où Nietzsche, l'un de ses maîtres à penser, a rédigé d'importantes pages de son *Zarathoustra*. Après le décès de Michel Henry le 3 juillet, son départ laisse un vide criant en phénoménologie et plonge ses amis dans une insoutenable consternation.